

Lajja

François-Xavier Liagre

Numéro 97, printemps 2003

La honte

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14485ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Liagre, F.-X. (2003). *Lajja. Moebius*, (97), 63–71.

FRANÇOIS-XAVIER LIAGRE

*Lajja**

Qui pourrait comprendre ce qui lui arrive? Pas son père, en tout cas. Ça, au moins, il en est certain. Et comment diable a-t-il pu en arriver là? Malchance, commence-t-il à se dire. Pour aussitôt admettre que cette excuse lui a déjà trop servi dans le passé. Et qu'il sait pertinemment qu'une part de ses ennuis vient d'abord et avant tout de sa bêtise... Et de sa paresse. Préférer une tâche à une autre parce qu'elle est moins fatigante à exécuter. Comme payer quelqu'un pour passer ses examens. Moins fatigante et plus sûre, aussi. Sauf qu'une fois lancé dans ce genre de raisonnements – et de pratiques –, il est bien difficile de s'en passer. Et petit à petit l'ensemble de sa vie s'est mis à grouiller de choix de cette nature. Et si, au début, il a (vaillamment?) résisté, ce fut avec peu – et de moins en moins – de succès.

Il peut bien arguer de la position dégradante dans laquelle son père l'a toujours mis, le traitant de bon à rien, de mouton noir de la famille, pour ensuite se délecter à le voir ramper en quête de consolation après chaque nouvel échec. Il connaît parfaitement l'effet maintes fois décrit d'une telle attitude sur un enfant ou un adolescent. Renforcement progressif de la recherche de l'échec pour la satisfaction sordide de correspondre à «l'espoir» que l'attitude parentale semblait receler. Mon père veut que je lui montre combien il a raison de me traiter de raté. Mais savoir cela n'est-il pas censé être curatif? Peut-il encore s'abriter, à son âge, derrière cette excuse? N'a-t-il pas assez vécu pour être enfin capable d'agir pour lui-même et non en se conformant à un stéréotype aussi risible?

Il peut bien répondre par un oui timide, il sait bien au fond de lui-même qu'il n'y croit plus, depuis plusieurs

années maintenant. Il est seul responsable, ou presque, de sa vie. Et le résultat n'est pas vraiment brillant. Surtout pas ce soir. Il contemple la masse de couvertures, entassées sur le plancher, et songe un bref instant à ce qu'elles cachent. Une nausée le soulève soudain, telle une corde accrochée à son cou que l'on aurait brusquement tirée, et le précipite vers le seau, dans l'angle de la pièce. À genoux, secoué de spasmes, il vomit une bile incolore. Encore et encore. Jusqu'à ce que son corps, épuisé, daigne enfin le laisser s'écrouler, haletant, sur le plancher.

Stop. Arrêter d'y penser. Se concentrer sur des actes simples. Se lever. Aller jusqu'au miroir, puis se rincer la bouche au robinet de l'évier. S'essuyer le front, les tempes. Se recoiffer de la main, tant bien que mal. Essuyer ces yeux larmoyant. Les fermer. Oh non! Mauvaise idée, ça. Aux images qui se forment derrière les paupières closes, celles de la réalité présente sont de loin préférables. Même si... Un haut le cœur le soulève. Non, ça ne va pas recommencer! Non. Un isolé. On se reprend... Une grande expiration. Oui, ça va mieux. Bon, faudrait passer aux urgences, trouver une solution à ce foutoir. Pas simple, ça. Et puis, en quelques instants, les souvenirs reprennent les commandes, et il lui est quasi impossible de s'y soustraire.

Lajja: c'est ainsi que l'avaient surnommé certains de ses condisciples, dans son école de quartier. Des Indiens, Pakistanais ou autres Bengalis. Il avait du mal à faire la différence, et franchement n'y tenait pas particulièrement. Au départ, il pensait que c'était un surnom classique pour un Blanc mais, bien vite, il comprit à leur façon de le prononcer qu'il s'agissait d'autre chose. Quoi? Jamais il n'avait voulu le savoir et personne ne lui avait jamais jeté la traduction à la figure. Mais il avait une petite idée. Enfin... Un pressentiment plutôt, vu qu'il ne savait même pas dans quelle langue exactement était proférée cette... injure? Et puis le surnom lui avait collé à la peau, et il s'était mis à l'utiliser lui-même pour se présenter. «On m'appelle Lajja.» Pour décourager de se faire demander son vrai nom.

Il y a quand même eu du chemin de fait entre le Lajja de l'école élémentaire et celui d'aujourd'hui. Il y a

longtemps qu'il a appris à se maîtriser, cessant de rougir au moindre incident. À l'époque, il était coupable par défaut de toutes les erreurs, malveillances ou maladresses qui se produisaient en sa présence tellement il ressemblait peu à un innocent... Tandis que maintenant... Maintenant on le regarde toujours de travers en pareil cas, mais un froncement de sourcils, un air mi-interrogateur, mi-ennuyé suffisent généralement à détourner le regard en question. Et puis à force de fréquenter des durs, il a peu à peu acquis les comportements rapidement identifiés par la foule de ceux qui «ne veulent pas d'ennuis». Et ça lui suffit. Sans compter que fréquenter ces voyous lui permet d'ajouter à ses possibilités de conquêtes les filles qu'excite l'aura de violence dégageée par ce milieu.

De là viennent d'ailleurs les problèmes de cette nuit. Enfin, de là... Disons... indirectement. Pas de sa faute (pas vraiment) s'il a décliné la proposition de sa mère. Cette dernière a régulièrement des crises de remords, s'en voulant d'avoir été une mère brillant le plus souvent par son absence. Elle tente continuellement de l'entraîner dans son autothérapie à base de sorties aux lieux et motifs tous plus farfelus les uns que les autres. Invitations qu'il décline le plus souvent. Se souvenant de la dernière de ces bonnes actions (reste à savoir qui l'accomplissait...), il a une grimace de dégoût en repensant aux files d'anormaux, paralysés et autres rebus d'humanité qu'elle l'a contraint de rencontrer, au nom d'il ne sait trop quelle association caritative œuvrant pour «la réinsertion des marges». Il se souvient même combien cet intitulé l'a d'abord fait pouffer. Avant de le faire vomir – à tout le moins au sens figuré, contrairement à ce soir... Non, non, NON! Ne pas penser à cela...

Sa mère. Pauvre femme (façon de parler, vu le nombre de chiffres aux compteurs de ses comptes de banque...), désorientée par la fortune que lui a apporté son mariage. La fortune et la solitude. Au moins, se dit-il, elle n'a pas fini alcoolique ou dopée aux antidépresseurs, comme tant de ses semblables. Et elle continue de chercher un sens à sa vie dans de grotesques activités qui débordent au moins autant de stupidité que de bons sentiments. Et tente de l'y entraîner chaque fois que possible. Comme si la lie de

la terre pouvait trouver le moindre bénéfice aux visites d'une espèce de dame patronnesse égarée, dispensant promesses et discours lénifiants à des individus dont la plupart comprennent à peine quand on leur dit bonjour...

Cette fois, le délire consistait à aller porter la bonne parole et de la méthadone à une bande de junkies ayant installé une sorte de campement près de la voie ferrée, dans un garage abandonné. Il a décliné l'invitation, tenté de la convaincre du danger de l'opération avant de faire marche arrière quand il s'est aperçu que cela renforçait au contraire sa détermination à s'y rendre. Jouer les martyrs, manquait plus que cela... Et puis, de toute façon, il était hors de question de l'accompagner dans cet endroit situé plus ou moins officieusement sur un territoire... réservé. Pas celui de son patron, mais laissé volontairement intouché par ce dernier, suite à un accord avec la police métropolitaine. Qui en faisait probablement son terrain de jeu. Ou sa vache à lait. Ou les deux, pour ce qu'il en sait.

En tout cas, ce genre d'endroit est à éviter pour quiconque ne cherche pas d'ennuis. Que sa mère aille y traîner ses escarpins italiens, accompagnée des ses amis, hippies attardés et autres activistes névrotiques. Qu'ils sortent leurs pancartes à l'arrivée de la police (qui risque fort – en fait – de les attendre sur place), qu'ils organisent une de leurs manifestations ridicules, une moitié des troupes tournant en rond devant le poste pendant que l'autre moitié est en train de signer des chèques de caution rondellets préparés par l'équipe d'avocats rémunérés par l'association pour ce genre de tâches... En ce qui le concerne, la seule réponse possible était: on ne va pas là-bas! Pour un peu, il s'imaginait dans le rôle de saint Pierre, assis au chant du coq dans la cour d'un commissariat crasseux, reniant sa mère trois fois avant d'entendre le cri matinal de la bestiole...

Alors il n'y est pas allé. Il est parti de chez sa mère, les immondes gâteaux secs qu'elle lui avait servis pesant sur son estomac comme s'ils étaient faits de farine de plomb... La pluie qui commence à tomber, les lumières de la ville qui s'allument. Et puis cette enseigne aux néons clignotants: *Chez Mado. Danseuses. Danseur nu*. Sans y penser, il a fait demi-tour, parké sa voiture. Coupé le

moteur. Pouffé en relisant l'enseigne. Original. Bah, rien de mieux à faire...

Il a toujours éprouvé des sentiments mitigés face à ce genre de lieu. Attiré par un désir de voyeur et repoussé par la honte d'en être un. Longtemps il a oscillé entre ces deux sentiments. Incapable d'imaginer une alternative. Et puis, comme la confiance en son image s'installait peu à peu, il s'est surpris à évoquer la possibilité de séduire une de ces créatures qui se déhanchaient devant lui. Il est alors passé à la pratique. Et il a bien vite changé de point de vue à leur égard, découvrant que ces jeunes femmes qui l'avaient effrayé par leur apparent manque de pudeur étaient loin d'être les femmes dominatrices qu'il avait imaginées. Il a découvert de pauvres créatures désabusées, faibles et naïves, dont il a eu tôt fait d'apprendre à profiter. En fait, à une ou deux exceptions près – des d'adolescentes encore plus mal dans leur peau que lui dans la sienne –, ces femmes sont les seules qu'il ait connues ces dernières années. Ces filles. Le terme convient mieux.

Une fois installé dans le bar, il fait un tour d'horizon du regard. Si le danseur nu de l'enseigne reste invisible, des filles ne portant qu'un soupçon de tissu sont en train de danser, se tenant à l'incoutournable barre d'inox. Il fait son choix en quelques secondes. «Julie», comme le proclame la pastille autocollante qu'arbore son sein gauche, ne le connaît visiblement pas. Elle le rembarre d'un «lâche-moi, pauvre type» avant que la patronne ne vienne lui susurrer quelque chose à l'oreille qui la fait apparemment réfléchir. Pourtant il est certain de n'être jamais venu ici. Le physique de la patronne, sorte de grosse dinde au maquillage aussi discret qu'un arbre de Noël, lui serait resté en mémoire. Celle-ci s'approche alors de lui:

— Salut, Lajja

— On se connaît?

— Ben, c'est-à-dire que le gros Nicky m'a déjà parlé de toi...

— Ah... je vois.

Il lève son verre, autant pour la saluer que pour lui signifier que s'il apprécie son intervention auprès de la fille, il ne tient pas pour autant à ce qu'elle vienne s'installer à

sa table. La patronne s'éloigne, ses hanches énormes balançant au rythme de ses pas.

Nicky. Il étouffe un gloussement. Le gros Nicky est un fourgue de la 27^e avenue. Mi-receleur, mi-dealer. Un jour, le croisant sur la *Main* alors qu'il accompagnait sa mère à un de ses immondes cocktails de bienfaisance, il s'est amusé à le lui présenter en ces termes, espérant la choquer. À son grand dam, elle a sauté sur l'occasion pour tenter de convaincre Nicky de retourner dans le droit chemin. Après avoir écouté quelques minutes sans mot dire son laïus lénifiant, Nicky l'a toisée de haut en bas, avant de lâcher un «t'as encore un beau cul, mémé» qui se voulait flatteur. Sa mère s'est étranglée, a fait mine de répliquer avant de tourner les talons et de s'éloigner à grande vitesse. Saisi d'un irrépressible fou rire, il a eu un mal de chien à la rattraper d'abord, à tenter de la calmer ensuite... Nicky. Sacré numéro, celui-là.

Sirotant sa bière, il attend que la fille ait fini son numéro. Elle réapparaît bientôt par le côté de la scène, ayant pris le temps de se démaquiller et de s'habiller d'une manière quasi décente.

— Salut, Julie. Moi, c'est Lajja.

— Salut...

— Tu prends quoi?

Elle lève un doigt à l'intention d'un des serveurs qui répond par un signe cabalistique. La conversation traîne alors, errant lamentablement d'un récit de bagarre à un catalogue des films à l'affiche, sans que la fille parvienne tout à fait à masquer son air de profond ennui. «Finissons-en», semble-t-elle dire. Il fait mine de n'en rien remarquer, et la détaille longuement. Pas vraiment mince, pas vraiment jolie, de longs cheveux blonds qui doivent plus à l'Oréal qu'à la génétique, une poitrine imposante (qui doit participer pour une part non négligeable de ses talents de danseuse). Cela aurait pu être pire, songe-t-il. Il amène la conversation sur la mode, puis, avec la longue habitude qu'il a en la matière, sur la lingerie. Elle répond par monosyllabes, visiblement aussi peu intéressée par ce sujet que par les précédents. Pas moyen de savoir s'il pourra satisfaire ses fantasmes avec elle. Lingerie fine et domination, un grand classique du genre... Mais pas moyen

non plus d'être plus direct. Non. Il a beau être sûr de lui en apparence, certains sujets restent toujours coincés au fond de sa gorge comme un hot dog trop sec.

Et puis, au bout d'une longue heure où les échanges se font de plus en plus rares, il se décide et se lève. «On y va?» Elle le regarde d'un air de profond ennui, puis se lève à son tour. Il fait le tour de la table et la prend par le bras. Un tressaillement la parcourt, mais elle se laisse faire. Ils sortent, bras dessus, bras dessous. La Porsche ne paraît pas lui faire le moindre effet, pas plus que sa conduite pour le moins virile. Contrairement à certaines des filles qu'il lève dans ce genre d'endroit, Julie n'a pas l'air d'être sensible à l'aura de machisme triomphant qu'il prend soin de cultiver au volant de son bolide. Bah, pense-t-il, tant qu'elle se débrouille au lit...

Mais c'est justement une fois au lit que tout se gâte. Quand il ouvre, gêné, le placard contenant l'assortiment de lingerie qu'il utilise en pareil cas, quand sa conquête d'un soir n'est vêtue que d'un jean et d'un t-shirt, elle fait une moue dubitative. «Habille-toi». Elle ne répond pas, mais ne manifeste pas pour autant de refus. Il l'abandonne pour aller se servir un whisky, attendant de la voir venir, parée... pour le sacrifice? Oui. L'image lui plaît assez. Telle une divinité mineure à laquelle on fait un sacrifice humain... L'image l'amuse. Assez bien vu. Il sent son plaisir pervers monter peu à peu. Pourquoi pervers, après tout? se dit-il pour la millième fois. J'apprécie autant du regard que du toucher, c'est tout. Et il se trouve que ces sous-vêtements sont justement faits pour être agréables aux deux. Évidemment, il y a le corollaire gênant, à savoir qu'il éprouve un mal de chien à ressentir du désir pour de la chair nue. Mais enfin, de là à se faire traiter de pervers...

Elle apparaît enfin, voilée par un déshabillé semi-transparent. Mais la moue qu'elle arbore ne laisse pas beaucoup place à l'imagination et au désir...

La suite se brouille dans un maelström d'images, de bruits et de cris, tantôt délicieux, tantôt terribles. Images de corps à demi dénudés, de visages apeurés aux yeux bandés, de poignets emprisonnés par un nœud de cravate. Images de coups, de pugilat, de jambes dures et

crispées. Souvenirs de cris, de vociférations. Images de folie, comme dans un film hollywoodien, lumières rouges et musique lancinante. Un verre qui se brise, une bouche bâillonnée d'une poigne vigoureuse. Un meuble qui bascule, une lampe qui se brise. Une lourde chute. Le noir.

Un battement à sa tempe, dans sa tête, qui emplit ses oreilles, et un unique point brillant au milieu du noir. Un battement sur lequel il règle inconsciemment sa respiration, hyperventilation assurée... Au bout d'un long moment il abandonne ce rythme, celui de son cœur, pour respirer plus lentement, plus profondément. Et avant même d'avoir recouvré la vue, il est submergé par ses actes. Par l'envie de se cacher, de se terrer. Tandis que son corps reprend peu à peu le dessus, que son souffle s'apaise, que cesse le bourdonnement du sang dans ses oreilles, il se noie dans sa honte. Le point brillant s'élargit peu à peu aux dimensions de la pièce. Il ferme les yeux.

Jamais ça ne s'est passé ainsi. Bien sûr, parfois, une fille l'envoie paître quand elle comprend ce qu'il attend d'elle. Mais le plus souvent elles jouent le jeu. Et ça leur plaît, il peut le jurer. Enfin, à la plupart. Mais bon, dans l'ensemble, ça ne se passe pas si mal. Et si elle avait cessé de se débattre un seul instant une fois ses mains attachées, il ne l'aurait pas frappée, et ooh...

Pas frappée, non. Ce n'est pas bien de frapper. Père ne le frappait jamais et il lui a bien souvent fait comprendre à quel point le fait d'imposer ses arguments par les poings est une preuve de veulerie. Il ne l'a pas frappée. C'est un accident. Il s'est défendu, c'est tout. Et quand elle l'a frappé du genou en plein plexus, il a (momentanément) perdu conscience. Et n'est revenu à lui que pour découvrir un cadavre à demi tombé du lit, grotesquement attaché par un seul poignet, et à moitié couché sur lui. Il a fui avec horreur et ooh... Cacher ce corps sous les couvertures, en faire un tas au drapé presque artistiquement disposé, et oublier, oublier...

Son père n'a jamais découvert qu'un jour il avait risqué un œil par la porte entrebâillée de la chambre, et que les images qu'il y a volées ce jour-là n'ont jamais quitté son esprit. Qu'il tente chaque fois, comme en un rituel sacré, de les reproduire, cène de sa religion person-

nelle. Et que chaque fois le degré de satisfaction ressentie est à l'aune de la qualité de l'imitation. Et ce soir, ce soir, il en était si près, oui, si près... Jusqu'à cette ruade. Si douloureusement près. S'il arrive à oublier cette fureur, ce mauvais rêve, il devrait pouvoir retourner à cet instant fugitif où il approchait de la perfection. Si près, oui, que cette fois il peut y arriver. Il le sait. Il sourit. Ouvre les yeux, contemple la pièce. Referme à nouveau ses paupières.

Le verrou saute et le battant de la porte claque. Des hommes en gilet de kevlar envahissent la pièce, arme au poing. Recroquevillé contre une commode, il chantonne doucement un air incompréhensible, le regard fixé au mur nu. Un des hommes, du canon de son fusil, écarte les couvertures et détourne la tête par réflexe. Avant de regarder à nouveau, et de détailler le corps de haut en bas. Il revient vers lui, le toise. Le chef entre à son tour dans la pièce, jauge la situation du regard. «Encore un qui va échapper à la chaise au profit des pilules», lâche-t-il d'un ton désabusé. Puis d'un geste il invite la section d'assaut à laisser la place aux hommes de la criminelle qui attendent dans le couloir. Il descend l'escalier, le dos droit, le regard fixe, et sort dans la ruelle.

* *Lajja*: Terme bengali signifiant «honte».